LA MODE ANCIENNE

ET

LA MODE NOUVELLE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS;

PAR M. GAUGIRAN-NANTEUIL,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Louvois, le 9 Fructidor an 11.

27 aoust 1803.

Prix, 1 fr. 2 décimes. (24 sols.)

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, ci-devant BARBA, Libraire, sous le passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc;

AN XII.

PERSONNAGES.

LISIMOND, vieux propriétaire normand.

FLORICOUR, jeune élégant de Paris.

CONSTANCE, femme de 45 ans, } belles-sœurs, veuves des deux frères Dermon.

EULALIE, petite maîtresse, } belles-sœurs, veuves des deux frères Dermon.

LABRIDE, vieux cocher.

LISETTE, soubrette.

La scène est dans une maison de campagne, à quelques lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon, une porte de chaque côté ; celle de droite est l'appartement de Constance ; celle de gauche, celui d'Eulalie.

Nota. Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être au théâtre ; le premier inscrit tient la droite, qui est celle des acteurs.

LA MODE ANCIENNE
ET
LA MODE NOUVELLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LABRIDE *en habit de jokey.*

LISETTE.

Labride, te voilà ?

LABRIDE.

D'où viens-tu donc, Lisette ?

LISETTE.

De nos dames, je viens d'achever la toilette :
Peux-tu le demander ?

LABRIDE.

Quoi ! tu prends de l'humeur ?

LISETTE.

Oui, contre ma maîtresse.

LABRIDE.

Et moi contre sa sœur.
Une franche coquette, une petite folle,
Qui des modes du jour incessamment raffolle.

LISETTE.

Un dragon de vertu, dont l'esprit mal placé
Ne trouve rien de beau que le siècle passé.

LABRIDE.

Qui de donner le ton dans le pays se pique.

LISETTE.

Tenant, depuis mille ans, à sa mode gothique.

LABRIDE.

Qui, comme elle, prétend ici tout rajeunir.

LISETTE.

L'autre, c'est encor pis, elle veut me vieillir.

LABRIDE.

Tout bien approfondi, car je suis équitable,
La meilleure des deux, tiens, ne vaut pas le diable.

LISETTE.

Si l'on nous entendoit ?

LABRIDE.

Bon, grace à nos propos,
Les maîtres quelquefois connoissent leurs défauts.
Mais assez sur ce point : il faut que je te dise
Que j'ai fait ce matin une grande sottise.

LISETTE

Une sottise, toi ?

LABRIDE

Tu parois en douter ?
Mais le fait est certain, je vais te le conter.
Déjà le petit jour commençoit à paroître,
Je vois un gros lourdaut qui me donne une lettre,
Et me dit en patois mi-français, mi-jargon :
« Remettez cet écrit à madame Dermon ;
» Dites-lui que c'est moi, Claude-Anathase Blaise,
» Et qu'en poste, je viens sur mes pieds de falaise. »
Vîte, je le renvoie, en lui disant : C'est bon,
Et songe à m'acquitter de la commission ;
Quand je vois à l'instant s'avancer ventre-à-terre
Un jockey qui sembloit arriver d'Angleterre,
Et quoique de Paris, il vînt tout bonnement
Contrefaisant l'anglais; il me dit : « Gentleman,
» Ce billet doux il est pour un petite femme. »
Pour madame Dermon ? « yes, c'est pour la matame. »
Et sans autre parole, aussi prompt que l'éclair,
Sur son cheval anglais il part, vole et fend l'air.
Faut-il te dire encor le fin mot de la chose ;
Tu vois mon embarras, et quelle en est la cause;
Veuves depuis un an des deux frères Dermon,
Nos dames, tu le sais, portent le même nom ;
Les deux lettres aussi portent la même adresse.

LISETTE

Et tu n'as pas, mon cher, plus de tact, de finesse ?
J'ai déjà tout compris. Ton lourdaud de normand,
A notre vieille folle, en vouloit sûrement ;
L'anglais à deviner est encor plus commode;
Il nous porte, je gage, une nouvelle mode;
Ainsi....

LABRIDE

Bien raisonné ; vraiment, c'est parler d'or,
Mais la difficulté pourtant subsiste encor.

LISETTE

Comment ?

LABRIDE

Si le dessus des billets se ressemble ;
Enfin, si je les ai tous deux mêlés ensemble.

LISETTE

Ce point change la thèse et me fait bien changer ;
De prendre l'un pour l'autre il est quelque danger.

LABRIDE

En un mot les voilà, vois à quoi tu t'exposes ;
Devines si tu peux, et choisis si tu l'oses.

LISETTE

Je ne me charge pas de ce choix pour ma part.

LABRIDE

Ma foi, laissons aller les choses au hasard.
Prends l'un, je garde l'autre, et crainte d'anicroche,
Sauve-moi, tu le peux, la moitié du reproche.
Par ton esprit léger, des modes partisan,
Sur la plus jeune, toi, tu pris de l'ascendant ;
Moi, par mon sens rassis, mon âge, ma prudence,
De la vieille j'ai su gagner la confiance.
Va-t-en chez la première, et moi chez celle-ci,
Peut-être le hasard aura-t-il bien choisi.

LISETTE

Mais, si nous nous trompons de billet ?

LABRIDE

Beau mystère !
Un troc entre les sœurs arrangera l'affaire.
Bagatelle, te dis-je ; il faut à notre tour
Nous occuper d'hymen, puisque le tendre amour
Nous tient depuis long-tems enchaîné l'un à l'autre.

LISETTE

Tu t'occupes de toi, monsieur le bon apôtre ;
Ton habit, il est vrai, te sied on ne peut mieux ;
C'est qu'il te rajeunit, grand mérite à mes yeux,
Tu me parois plus gai, plus beau que de coutume.

LABRIDE

Tu n'épouses, je vois, en moi, que le costume.

LISETTE

Trop heureux! mais je vais remettre mon billet.

LABRIDE

Adieu, Vénus soubrette.

LISETTE

Adieu, l'Amour valet.

SCÈNE II.

LABRIDE, *seul.*

L'amour ! comme ce mot chatouille les oreilles !
Grand merci, mon habit, vous faites des merveilles ;
Si Lisette m'adore à vous seul je le dois ;
Mais, madame s'avance et me cherche, je crois.
Mon costume est étrange, elle a mauvaise vue,
Et va faire en entrant quelque grosse bévue.

SCÈNE III.

CONSTANCE, LABRIDE.

CONSTANCE

Monsieur....

LABRIDE

J'en étais sûr.

CONSTANCE

Que demandez-vous ?

LABRIDE

Rien.

C'est Labride.

CONSTANCE

Qui, vous ?

LABRIDE

Oui, madame.

CONSTANCE

Vaurien !

C'est lui-même en effet. Viens çà que je te gronde.
Où sont tes cheveux noirs ?

LABRIDE

Sous ma perruque blonde.

CONSTANCE

Au lieu de ton chapeau tu portes ?...

LABRIDE

Un toquey.

CONSTANCE

Au lieu de ta casaque ?...

LABRIDE

Un habit de Jockey.

CONSTANCE

De ce déguisement je devine la cause.

LABRIDE

Votre sœur a voulu cette métamorphose :

Mais un tour plus piquant, un tour encor plus noir,
On me prive de vin à mes repas du soir.
Votre sœur, dont l'esprit novateur incommode,
Veut que jusqu'à ses gens, tout suive ici la mode.
Selon certain usage, à Londres inventé,
Nous régale le soir d'une tasse de thé.

CONSTANCE

Elle est donc tous les jours plus folle ?

LABRIDE

Dont j'enrage !
Du thé pour un cocher ! quel maussade breuvage.

CONSTANCE

Au reste, dès demain je la quitte, je crois,
Car d'un second époux aujourd'hui je fais choix.

LABRIDE

De feu votre premier vous souvient-il, madame ?
Il n'aimoit pas le thé, celui-là, sur mon ame.
Mais respect au défunt : à propos de mari,
Vous en attendez un, dites-vous aujourd'hui ?
Et n'attendez-vous pas autre chose ?

CONSTANCE

Sans doute.

LABRIDE

Un billet.

CONSTANCE

Justement.

LABRIDE

Le voilà.

CONSTANCE

Bon ! écoute.

LABRIDE

Quoi ! vous ne l'ouvrez pas ?

CONSTANCE

Non, je sais ce que c'est ;
Et tu vas, comme moi, savoir tout le secret.
Ma sœur aime la mode et veut toujours la suivre ;
Avec elle tu vois que l'on ne peut plus vivre ;
J'ai donc pris le parti de me remarier.
Mais voulant bien choisir, sur-tout bien m'allier,
A Falaise j'avois connu dans mon jeune âge,
Une femme d'esprit, discrète autant que sage ;
Je lui communiquai mes résolutions,
Et répondant de suite à mes intentions,

Elle choisit parmi ses amis et ses proches,
Un homme plein d'honneur, exempt de tous reproches;
Sur ce choix d'importance elle me consulta;
Il me plut, je m'offris, tu sens qu'on m'accepta.
J'ai reçu ces détails déjà dans une lettre,
Et ce petit billet qu'on vient de te remettre,
N'est que pour m'avertir que mon futur mari,
Plein d'amour, en ces lieux, doit se rendre aujourd'hui.
Tu sais tout à présent; sois discret, sois fidèle,
Autour de la maison va faire sentinelle;
Sitôt que tu verras paraître un voyageur,
Amène-le chez moi sans rien dire à ma sœur.
Prends bien garde.

LABRIDE

Il suffit.

SCÈNE IV.

CONSTANCE, LABRIDE, EULALIE.

EULALIE *appelant de sa chambre*

Thom!

CONSTANCE

Silence, c'est elle.

EULALIE *appelant encore.*

Thom?

CONSTANCE

Quel est ce nom-là?

LABRIDE

Quelque mode nouvelle.

EULALIE *à Labride, en entrant.*

Vous ne répondez pas?

LABRIDE

Qui, moi, madame, non;
On ne répond, je crois, qu'appelé par son nom.

EULALIE

Combien de fois enfin faudra-t-il vous le dire,
Vous ne vous ne vous nommez plus Labride.

LABRIDE

Est-ce pour rire?
En Jockei si l'on put me métamorphoser,
On ne parviendra pas à me débaptiser.

EULALIE

J'ordonne, obéissez, ne suis-je pas maitresse?

CONSTANCE

Ne change pas de nom, ma défense est expresse.

EULALIE

Seule, vous le savez, je fais ici la loi.

CONSTANCE

Moque-toi de son ordre, et n'écoute que moi.

EULALIE

Obéis; vingt écus seront ta récompense.

CONSTANCE.

Trente flacons de vin, et garde ma défense.

EULALIE

Si tu veux mon argent, songe à t'appeler Thom.

CONSTANCE

Si tu veux de mon vin, songe à garder ton nom.

LABRIDE.

A Eul. J'aime fort votre argent. *à Const.* votre vin me décide.
A Eul. Je m'appellerai Thom. *à Const.* je resterai Labride.
A Eul. Madame, j'ai l'honneur.

EULALIE

Sortez de ce salon.

LABRIDE

A Const. Je vais faire à la cour sentinelle.

CONSTANCE

C'est bon.

SCÈNE V.

CONSTANCE, EULALIE.

EULALIE.

Quel maussade valet! il faut que je le chasse.

CONSTANCE

C'est bien fait, il a tort, mais chez moi je le place,
Et j'engage Lisette à faire son paquet.

EULALIE

Je la prends, en ce cas, puisqu'elle vous déplaît.

CONSTANCE

De la prendre, ma sœur, vous faites la folie!

EULALIE

Vous me contrariez, moi, je vous contrarie.

CONSTANCE

Moi, vous contrarier! que dites-vous, ma sœur?
De vous complaire en tout, quand je fais mon bonheur!

EULALIE

Témoin, ce jour auquel pour fêter une amie,
Je rassemble en ces lieux nombreuse compagnie;
Vous apprenez le fait, et très-secrètement,
Vous, de votre côté, vous en faites autant;
Mes convives et moi, vers six heures précises,
Nous venons pour dîner, les places étoient prises;
Et nous sommes contraints, tout étant occupé,
D'attendre pour dîner que madame ait soupé.

CONSTANCE

Pourquoi vos élégans et leur brillante troupe,
Dînent-ils, s'il vous plaît, quand tout le monde soupe?
D'ailleurs, ce petit trait...

EULALIE

Dites ce trait méchant.

CONSTANCE

Oubliez-le, ma sœur, vu son côté plaisant.

EULALIE

Avec vous, je vous dis que l'on ne saurait vivre.

CONSTANCE

Quoi! ce trait vous aigrit! allons, je vous le livre.

EULALIE

La nuit, puis-je dormir? pourquoi? faute d'égard.
Vous vous levez trop tôt.

CONSTANCE

Vous vous couchez trop tard.

EULALIE

Je souffre en quelque endroit que je vous accompagne;
On se moque de vous, même dans la campagne;
En voyant vos habits, on se dit mot pour mot,
Cette femme est du tems du bon roi Guillemot.

CONSTANCE

Les habits d'autrefois avoient, quoiqu'on en pense,
Peut-être moins de grâce, au moins plus de décence.

EULALIE

On ne reprendra plus, vous l'espérez envain,
Et le double pannier et le vertu-gadin;
Sous le costume antique, une femme jolie
Aime mieux rappeler Cleopâtre, Aspasie.

CONSTANCE

Et la santé, ma sœur, vous n'en faites point cas.
De Rome et de la Grèce avons-nous les climats?
Vous êtes, je le sais, grecque, étrusque, romaine,
Oui, mais le moindre rhume au tombeau vous amène.

EULALIE
Je le dis hautement, sur ce point finissons;
Il faut nous séparer.

CONSTANCE
Nous nous séparerons.

EULALIE
Rompons, il en est tems, un honteux esclavage,
Il me reste un moyen.

CONSTANCE
Le quel? le mariage?

EULALIE
Je ne m'en cache pas, oui, je prends un époux.

CONSTANCE, *piquée*.
On pourrait bien, ma sœur, en faire autant que vous.
(*A part*) Sans m'avoir prévenue, oh! ciel, quelle conduite!
(*Haut*) Nous verrons qui des deux se marira plus vîte.

EULALIE
Pour ma part ce sera, je pense, bientôt fait,
Car Lisette, en entrant, m'a remis un billet
Qui m'annonce... Voyons... Permettez-vous, madame?

CONSTANCE
Comment?.. Lisons le mien. A mon tour je réclame
Vos petites bontés.

EULALIE
Faites, faites, ma sœur.
Bon Dieu! qu'est tout ceci?

CONSTANCE
Me trompé-je? d'honneur!..

EULALIE
Juste ciel! quel portrait!

CONTANCE
Oh! la caricature!

EULALIE
Voulez-vous bien entendre?

CONSTANCE
Oui, faites-en lecture.

EULALIE
Passons le préambule.

CONSTANCE
Oui, sans doute.

EULALIE
Je lis:
« Vous allez voir enfin le Phénix des maris;

» C'est un grand campaguard, riche propriétaire,
» Possédant quelqu'orgueil, mais encor plus de terre;
» Qui, dans ses plaisirs purs, dans ses goûts innocens,
» Déteste les cités; bref, c'est l'homme des champs.
» Il n'aime que l'hymen, à l'amour est revêche,
» Et n'a jamais connu que la chasse et la pêche.
Ah! l'horreur! »

CONSTANCE

Voulez-vous m'ecouter un moment?
» De Paris, je te mande un jeune homme charmant;
» Que te dire, en un mot; comblé par la nature,
» Arbitre en fait de goût, modèle de parure,
» Frisé comme un Titus, hardi comme Annibal;
» C'est Mars en tête-à-tête, et Zéphyr dans un bal.

EULALIE

J'entends, nos billets ont été pris l'un pour l'autre.

CONSTANCE

Rendez-moi donc le mien, tenez voici le vôtre.
(*A part*) Allons vîte chez moi voir si l'on est venu.

EULALIE, *à part.*

Lisette doit ici mener mon prétendu;
Ne sortons pas.

CONSTANCE

Eh! quoi? nous nous quittons, ma chère?

EULALIE

Ah! le bon petit cœur!

CONSTANCE

Le joli caractère!
Adieu, je vous souhaite un excellent époux.

EULALIE

Recevez tous les vœux que mon cœur fait pour vous.

SCÈNE VI.

EULALIE, LISETTE.

LISETTE, *accourant.*

Madame, le voici.

EULALIE

Serait-il vrai, Lisette?

LISETTE

C'est lui-même, il me suit.

EULALIE

Ma joie en est complette.

Et ia s.
De Ro
Vous ête
Oui, ma

LISETTE

A son abord je l'ai de suite reconnu :
Oh ! c'est qu'il a bien l'air aussi d'un prétendu.
Il paraît tout confus, il marmotte sans cesse,
Amour, hymen, plaisir, graces, beauté, tendresse :
Mais le voici lui-même.

SCÈNE VII.

LISETTE, EULALIE, LISIMOND.

LISIMOND, *à Lisette.*

Ah ! mon enfant, pardon.
Eh bien ! puis-je parler à la veuve Dermon ?

EULALIE

La veuve ? il est joli.

LISETTE

Monsieur, c'est elle-même ;
Elle est devant vos yeux.

LISIMOND

Ma surprise est extrême.

LISETTE

D'où naît cet embarras ?

LISIMOND

Si c'est elle en effet,
Sa figure en ce cas vaut mieux que son portrait.
Madame... Que lui dire... Oh ! la femme élégante !

EULALIE

Quel est l'original qu'ici l'on me présente ?

LISIMOND

Madame... assurément... tout l'éclat du soleil
A l'éclat de vos yeux n'a rien qui soit pareil...
Sur votre front serein... se peint votre ame pure...
Et l'on voit... en voyant votre belle figure,
Les attraits réunis des grâces de l'amour...
Je vous souhaite enfin, madame, le bonjour.

EULALIE

Monsieur, soyez certain... Tu m'amènes, Lisette,
Le futur de ma sœur.

LISETTE *à Eulatie.*

Ma foi, la chose est faite ;
Essayez de tous deux. Il est rare, dit-on,
Que sur deux prétendus on en trouve un de bon :
Vous prendrez le meilleur.

LISIMON, *à Lisette.*

Que te disoit madame ?

LISETTE

Vous l'enchantez, monsieur.

LISIMOND

Ah ! l'adorable femme !
Nous allons commencer un éternel roman.
Echange d'amitié, d'amour, de sentiment ;
Quand vous verrez les lieux où j'ai reçu la vie,
Vous vous croirez au tems de la chevalerie ;
Quel domaine d'ici j'apperçois tour-à-tour,
Ces fossés, ces crénaux, ces murs et cette tour.

EULALIE

Il paraît que monsieur habite la province ?

LISIMOND

Oui, madame, et j'y mène un train qui n'est pas mince.
Connaissez-vous un peu le pays des Normands ;
Mais cela vaut Paris pour les amusemens ;
Tous les ans c'est d'abord la fête du village ;
Et la foire, quel bruit ! quel monde ! quel tapage !
Ce ne sont qu'acheteurs, qu'aigrefins, que marchands ;
Là sont les baladins, ici les charlatans ;
A l'ombre, des vieillards vident le jus des treilles,
On danse ailleurs ; par-tout on vous corne aux oreilles ;
On achète, on revend, on se trompe, et jamais
La foire ne finit sans dispute ou procès.

EULALIE

C'est beau.

LISIMOND.

Je vous l'ai dit.

LISETTE

Quel tableau pour madame !

LISIMOND

Ah ! vous vous y plairez quand vous serez ma femme.

EULALIE

Je n'en saurais douter ; mais souffrez qu'à mon tour,
Je m'informe à mon gré de ce charmant séjour.

LISIMOND

Avec plaisir.

EULALIE

Chez vous, suit-on un peu la mode ?

LISIMOND

Oui, oui, toujours la même.

LISETTE

Eh bien ! c'est plus commode.

EULALIE

Avez-vous quelqu'artiste en cheveux, en bijoux ?

LISIMOND

Non, ces artistes-là sont inconnus chez nous ;
Nous avons un major, un orfèvre en boutique.

EULALIE

Je n'habite jamais qu'une chambre à l'antique.

LISIMOND

En ce cas mon château vous plaira, j'en répond,
Car je le tiens bâti du tems de Pharamond.

EULALIE

Je n'y puis plus tenir.

LISIMOND

Eh! vous êtes ravie,
N'est-ce pas ? Vous brûlez de voir la Normandie,
Et je ne parle pas des plaisirs innocens.
L'hymen nous donnera, j'espère, des enfans ;
Vous les élèverez ; une mère bien tendre
Veille et prévient des soins qu'une autre fait attendre.
Plus de bals, de concerts, de frivoles désirs,
Son mari, ses enfans, voilà tous ses plaisirs.

LISETTE

Il me semble vous voir ; vrai, vous serez charmante.

EULALIE

Monsieur, ce tableau-là n'a rien qui m'épouvante ;
Mais aussi pour me plaire il faut à votre tour,
Combler tous vos fossés, abattre votre tour ;
Faire tomber ces murs dont l'aspect intimide ;
De votre château fort, faire un palais d'Armide ;
A l'antique arranger tous vos meubles français,
Et changer votre parc en un jardin anglais.

LISIMOND

Peste !

EULALIE

Dans ce séjour agréable et commode,
On pourra vivre alors ; nous y suivrons la mode :
J'y paroîtrai tantôt en Diane, en Vénus ;
Vous vous ferez couper les cheveux en Titus.
Nous recevrons d'ailleurs nombreuse compagnie ;
Nous donnerons des bals, jourons la comédie ;
Et de tant de plaisirs on pourra, tout surpris,
Quoiqu'à Falaise encor se croire dans Paris.

LISIMOND

Elle est folle vraiment ; quelque chagrin extrême,
Sans doute a dérangé...

EULALIE

Je fus toujours la même.

LISIMOND

Allons, vous plaisantez ! Comment, m'avoit-on dit,
Que nous avions tous deux même humeur, même esprit,
Et que j'aurais en vous une bonne compagne,
N'aimant que les plaisirs qu'on goûte à la campagne.

LISETTE

C'est dommage vraiment.

EULALIE

Vous connoissez mes goûts,
En vous y conformant vous serez mon époux.

LISIMOND

Grand merci.

EULALIE

Finissons en ce cas, je vous prie.

LISIMOND

Que m'avoit donc chanté votre folle d'amie !
Je m'en vais.

EULALIE, *à part.*

Je voudrais lui donner tant d'humeur,
Qu'il partît de ces lieux sans avoir vu ma sœur.
(*Haut*) Adieu, monsieur. (*à part*) Je ris en voyant sa colère.
(*Elle sort*).

SCÈNE VIII.

LISETTE, LISIMOND.

LISIMOND

Lisette, qu'ai-je dit qui pût tant lui déplaire ?

LISETTE

Ne craignez rien, monsieur, caprice que cela;
C'est un moment d'humeur dont elle reviendra ;
Vous obtiendrez sa main.

LISIMOND

Je crois que tu t'abuses.

LISETTE

Je vous dis que son cœur est à vous.

LISIMOND

Tu t'amuses.

LISETTE

Son goût, je le répète, est volage, incertain,
Elle hait aujourd'hui ce qu'elle aime demain.
Parlez-lui, vous aurez une heureuse réponse ;
Suivez-la.

LISIMOND

Charge-t-en, quant à moi j'y renonce ;
Il est midi sonné, je tombe d'appétit ;
Je reviendrai savoir ce qu'elle t'aura dit.
Ah ! la folle maîtresse ! ah ! l'épouse incommode. (*Il sort.*)

LISETTE

En voilà, je crois un, dégoûté de la mode.

SCÈNE IX.

LABRIDE, LISETTE.

LABRIDE

Lisette, écoute donc, sais-tu le grand secret ?
C'étoit un prétendu que la lettre annonçoit.
Il est même arrivé.

LISETTE

Voyez donc la nouvelle.

LABRIDE

Il est dans ce moment qui parle avec sa belle.

LISETTE

Je te dis que tous deux viennent de se quitter.

LABRIDE

Ils sont encore ensemble, et je n'en puis douter.
Le jeune homme est charmant ! figure intéressante !

LISETTE

Allons, c'est un vieillard de cinquante à soixante.

LABRIDE

Juge si je dois bien le connoître.

LISETTE

En effet.

LABRIDE

Car j'ai déjà de lui reçu.

LISETTE

Qu'est-ce ?

LABRIDE

Un soufflet ;
Que diable ! et par sa bourse appaisant ma souffrance ;
Je l'ai conduit de suite à madame Constance,
Qui l'attendoit.

LISETTE

Elle ?

LABRIDE

Oui.

LISETTE

Vraiment le tour est beau :
Nous avons fait, je pense un double quiproquo.

LABRIDE.

Tu vas me conter çà. Deux hommes me demandent :
Ce sont, le maquignon, le sellier qui m'attendent ;
Je vais les recevoir, et reviens de ce pas.

SCÈNE X.

LISETTE, FLORICOUR.

FLORICOUR (*vers la coulisse*).

Williams, attelez ; sur-tout n'oubliez pas
Comir, mon chien angais. Allons, enfans, du zèle :
Je veux être ce soir à la pièce nouvelle.

LISETTE.

Mais c'est le beau monsieur dont nous parlions, je crois.

FLORICOUR

Que vois-je ? une suivante ! ah ! le joli minois !
De la dame du lieu j'ai manqué la conquête,
Il faut s'en consoler auprès de la soubrette.
Bonjour, aimable enfant.

LISETTE.

Bonjour, beau cavalier.

FLORICOUR

Que tes yeux sont fripons.

LISETTE.

Comme il est familier.

FLORICOUR

Tu ne me croiras pas ?

LISETTE.

Pourquoi donc ? quelle cause ?

FLORICOUR

Ah ! c'est que... c'est vraiment une drôle de chose ;
Vrai, je sens que je t'aime, et mon cœur....

LISETTE.

Déjà pris.

FLORICOUR

C'est ainsi que les cœurs se prennent à Paris.

LISETTE

Quoi ! l'amour à Paris, naitroit-il tout de suite ?
J'ai bien peur en ce cas qu'il n'y meure aussi vîte.

FLORICOUR

A cet amour mes feux ne ressemblent en rien.

LISETTE

Ils ne dureront pas ; vous êtes Parisien.

FLORICOUR

C'est avoir trop d'esprit.

LISETTE

Et vous trop de tendresse.

FLORICOUR

Je la prends dans tes yeux.

LISETTE.

Et ceux de ma maîtresse ?

FLORICOUR

Ah ! je n'y songeois pas.

LISETTE.

Perdez-vous la raison ?

FLORICOUR

Cette soubrette-là vaut toute la maison. (*Il veut l'embrasser*).

LISETTE

Monsieur, entendez-vous, on m'appelle.

FLORICOUR

Friponne !

Tu voudrois m'échapper ?

LISETTE.

A quoi vous suis-je bonne ?
Des dames du bon ton, vous, l'amant en crédit,
Aimer une soubrette ! ah ! perdez-vous l'esprit.

SCÈNE XI.

LISETTE, LISIMOND, FLORICOUR.

LISIMOND

Ah ! Lisette, c'est toi ? que t'a dit ta maîtresse ?...
Quoi ! tu ne réponds rien ? je crains pour ma tendresse.

FLORICOUR, *lorgnant Lisimond.*

Précieux ! précieux ! ma parole d'honneur.

LISIMOND

D'où vient cet ostrogot, avec son ris moqueur ?

FLORICOUR

De nos bons vieux parens, voilà bien la tournure !

LISIMOND

N'a-t-il pas l'air, vraiment, d'une caricature ?

LISETTE

A Lisim. En effet quel habit ! quel air original !
A Flor. Ah ! le drôle de corps, le franc provincial.

A Lisim. Tels sont nos jeunes gens de bonne compagnie,
A Flor. C'est ce qu'on nomme un vrai cadet de Normandie.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! le fat! le paysan:...
Ils vont se disputer tous deux, allons-nous-en.

SCÈNE XII.

LISIMOND, FLORICOUR.

LISIMOND

Cette figure-là ne m'est pas inconnue.

FLORICOUR

N'est-ce pas un normand qui frappe ici ma vue?

LISIMOND

Me trompé-je? Mais, non; parbleu, c'est Floricour.

FLORICOUR

Quoi! c'est vous, Lisimond?

LISIMOND

Comment, en ce séjour?
Vous qui d'un père avez consumé l'héritage
Pour aller à Paris faire un grand étalage.

FLORICOUR

C'est vrai, la province est un séjour meurtrier;
Mais je n'ai pas le sou, j'y viens me marier.

LISIMOND

Vous marier ici? plaisantez-vous?

FLORICOUR

Parole.

LISIMOND

Comme moi, venez-vous épouser cette folle
Dont la parure?....

FLORICOUR

Oh! ciel!

LISIMOND

Et les travers...

FLORICOUR

Grands dieux!

LISIMOND

C'est plaisant, jaurais cru qu'il la trouveroit mieux.
Sa conversation, qu'en dites-vous?

FLORICOUR

Unique.

LISIMOND

Elle vous a parlé, je le gage, d'antique.

FLORICOUR

Pas beaucoup; mais j'ai vu, sans en être enchanté,
Qu'elle ne faisoit qu'un avec l'antiquité.

LISIMOND

Vos airs, votre parure, ont du moins su lui plaire.

FLORICOUR

Comment! mon cher ami, pas de goût? au contraire;
Mon habit, à son gré, n'a pas le sens commun;
Elle veut me donner les nippes du défunt.
C'est tout dire; en un mot, elle abhorre la mode.

LISIMOND

Avec elle, ma foi, ceci me raccommode.
Lisette avoit raison à ce que je puis voir:
Tantôt elle veut blanc, tantôt elle veut noir.
Enfin, que pensez-vous, cher rival, sur son compte?

FLORICOUR

Je pense qu'à Paris, on m'avoit fait un conte;
De ce qu'on m'avoit dit, elle diffère bien.

LISIMOND

Quoi! vous lui déplaisez! je n'y comprends plus rien.
Vous y renoncez donc?

FLORICOUR

Aimeriez-vous la belle?
Je vous cède mes droits, si j'en avois sur elle.

LISIMOND

Dans ce cas je l'épouse; elle a quelque défaut,
Tout disparoît devant un million de dot.

FLORICOUR

Un million de dot! Ah! ma bévue est grosse!
Permettez....

LISIMOND

Mon rival, vous viendrez à ma noce.
A part. Diable! le million pourrait lui convenir:
Allons trouver la belle, il faut le prévenir;
De me mettre à la mode elle sera jalouse;
Mais prêtons-nous à tout, pourvu qu'elle m'épouse.

SCÈNE XIII.

FLORICOUR

Je ne sais où j'en suis: fatal événement!
Valets, meubles, soubrette; ici tout est charmant!
Mais, allez deviner cette bisarrerie!
L'hôtesse de ces lieux n'est jeune, ni jolie;

Il est vrai qu'elle est riche ; elle a beaucoup de bien,
Mon mérite excepté, je ne possède rien.
Rien que des créanciers dont l'aspect m'importune ;
Et je verrais ainsi s'échapper la fortune :
Non, il est tems encor, changeons vîte nos plans ;
Quand elle reviendra soyons plus complaisans ;
Ecoutons ses fadeurs, ses contes, ses sornettes ;
Payons-lui ce tribut, elle paiera mes dettes.
Mais je l'entends, je crois.

SCÈNE XIV.

CONSTANCE, FLORICOUR.

CONSTANCE

A part. Il n'a pas vu ma sœur ;
Essayons en ce cas tous mes traits sur son cœur.
Haut. Jeune homme, de vous voir j'étois impatiente.

FLORICOUR

Le tems paroît bien long quand vous êtes absente ;
Je viens de l'éprouver.

CONSTANCE

Le joli compliment !
Floricour m'aimerait ! le subit changement
Vous voulez me flatter.

FLORICOUR

Le pensez-vous, madame ?
Non, je n'éprouve pas cette légère flamme
Que l'on prend pour l'amour ; un sentiment plus doux,
Plus durable, plus pur, me ramène vers vous.
Je sens que nos deux cœurs étaient nés l'un pour l'autre,
Que mon bonheur enfin va dépendre du vôtre.

CONSTANCE

Trop heureuse en ce jour, monsieur, si je vous plais.
Moi, je vous trouve bien, à peu de chose près :
Abjurez seulement la mode, la parure ;
Tâchez de prendre un peu de ma noble tournure ;
Plus que nos jeunes gens ayez d'urbanité ;
Dans vos habits, vos goûts, plus de simplicité,
Et léger en amour, époux soyez fidèle ;
Ce que je vous demande est une bagatelle,
Vous voyez : à ce prix vous pouvez m'épouser.

FLORICOUR

Est-il en mon pouvoir de vous rien refuser ?
(*A part.*) Je n'en peux plus douter ; allons, elle m'adore

CONSTANCE

Il ne faut prudemment jurer de rien encore ;
Et je doute...

FLORICOUR

De quoi pourriez-vous douter ?

CONSTANCE

Voulez-vous un moment de grâce m'écouter.
Supposons, car ceci n'a rien de véritable ;
Vous croyez être aimé par une femme aimable,
Des modes idolâtre, et folle comme vous,
Partageant vos travers, vos plaisirs et vos goûts,
Quand vient au même instant s'offrir à votre vue,
Une femme de sens et de raison pourvue,
Veuve, mais jeune encor, qui d'ailleurs réunit
Un physique passable aux charmes de l'esprit,
Quelle choisiriez-vous ?

FLORICOUR

(*A part*.) Je comprends ! impayable !
(*Haut*) Laquelle je choisis ? la femme raisonnable.

CONSTANCE

(*A part*) La femme raisonnable ! il est d'honneur parfait !
(*Haut*) Et vous n'êtes jamais guidé par l'intérêt !

FLORICOUR

Qui, moi ? qu'en l'épousant sa fortune me tente ?
J'avais naguère encor vingt mille écus de rente :
Jugez de mon mépris pour l'or, ce vil métal,
En un an j'ai mangé rentes et capital.

CONSTANCE

C'est du mépris pour l'or, dites-vous ? modestie !
Selon moi c'est plutôt inconduite, folie.

FLORICOUR

Je fus jeune, insensé, j'en conviens entre nous,
Mais je changerai bien si je suis votre époux.
Soins d'amour, d'amitié, doux égards, complaisance,
C'est à quoi désormais je borne ma dépense.

CONSTANCE, *à part*.

Ce jeune homme a du bon. (*Haut*) Mais, mon cher, à tout prix,
Vous voudriez, je crois, n'habiter que Paris.

FLORICOUR

Paris ? fi donc ! je veux, au sein de la nature,
Avec vous m'occuper ici d'agriculture.

CONSTANCE

D'agriculture ! eh ! c'est mon désir, justement.

FLORICOUR

Nous vivrons tous les deux philosophiquement.
Point d'éclat, je ne veux que le seul nécessaire ;
Vous avez de bon vin, nous ferons bonne chère,
Point de modes sur-tout, j'y renonce à jamais.
Je garde seulement mes deux chevaux anglais :
Ah ! c'est qu'ils sont jolis ! les plus charmantes bêtes !
Nous vivrons seuls ; parfois nous donnerons des fêtes,
Des concerts et des bals : le bal ! plaisir bien doux !
Tenez, je veux danser la gavotte avec vous.

CONSTANCE

Une gavotte ici, cela ne sauroit être.

FLORICOUR

Pardon, je voulois dire une danse champêtre,
Le menuet, la gique.

CONSTANCE

Eh ! oui, le menuet !
Je me souviens encor de celui d'Exaudet.
(*A part*) Je n'en saurois douter, ce jeune homme-là m'aime.
(*Haut*) Déjà je vois en vous un changement extrême ;
L'hyménée et le tems vous changeront encor.
Je peux de vous enfin faire un petit trésor.
Vous pensez, dites-vous, déjà comme je pense ?
Je veux à cet égard faire une expérience,
Et si vous m'écoutez, si vous suivez mes goûts,
Dès aujourd'hui, mon cher, vous serez mon époux.
Mais qu'entends-je ?

SCÈNE XV.

CONSTANCE, FLORICOUR, LABRIDE.

LABRIDE

C'est moi, madame, qui sans feinte,
Contre vos maquignons viens pour vous porter plainte.
Vous savez, mes chevaux, je les aime à l'excès,
Ils sont normands, eh ! bien, on veut les rendre anglais ;
Et pour y parvenir, oh ! fureur sans pareille !
On vient de leur couper les trois quarts de l'oreille.
Ces pauvres animaux, pour les traiter ainsi,
Certes, il faut avoir le cœur bien endurci.
Ce n'est pas encor là tout ce qui me chagrine ;
Vous savez qu'on avoit changé notre berline,
Pour un carrosse anglais, à ressorts élevés,
Dont le cocher assis à vingt pieds des pavés,

Pour pouvoir aisément conduire ses deux bêtes,
Avoit presque besoin de prendre des lunettes,
Et paroissoit vouloir escalader le ciel
Sur un siége aussi haut que la tour de Babel.
Rien de cela n'existe, une mode contraire
Veut que votre voiture aujourd'hui touche à terre,
Et me précipitant d'un siége des plus hauts,
On me met, moi, cocher, plus bas que mes chevaux.
Je n'y puis plus tenir.

CONSTANCE

C'est sans doute incommode.

LABRIDE.

C'est pourtant votre sœur, et son goût pour la mode.

FLORICOUR

Que dit-il ? votre sœur ? l'ai-je bien entendu ?

LABRIDE.

Oui, monsieur, en effet.

CONSTANCE *à part.*

Allons, tout est perdu.

FLORICOUR

Veuillez à ce sujet, vous expliquer, madame.

LABRIDE.

Parbleu ! rien n'est plus clair.

CONSTANCE

Tais-toi, bavard infame !
J'en conviens, il est vrai.

FLORICOUR

Vous avez une sœur ?
Celle que je venois épouser ?

CONSTANCE

Par malheur,
Vous ne la verrez pas, une affaire pressante
La tiendra pour long-tems de ce pays absente;
D'ailleurs, si vous m'aimez, vous ne pouvez, je crois,
Nous épouser, monsieur, toutes deux à-la-fois.
Parlons plus sensément; reprenons, je vous prie,
Nos projets de retraite et de philosophie;
Par ce que vous disiez tout à l'heure, monsieur,
J'augure bien de vous; mais tout homme est trompeur.
Suivez-moi. (*à part*) Je lirai dans le fond de son ame,
Et je saurai bientôt si je serai sa femme.

LABRIDE *regardant vers la coulisse.*

Que vois-je ? qu'est-ceci ? Madame en élégant,
A-t-elle transformé son amoureux normand.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XVI.

LABRIDE, EULALIE, LISIMOND *en incroyable.*

EULALIE

Tenez ce ridicule ; ayez donc plus de grâces.

LISIMOND.

Pour me former, souffrez que je suive vos traces ;
Ne vous fâchez donc pas ; vous voyez qu'en ce jour,
Ma complaisance a su vous prouver mon amour.
Me voilà bien changé des pieds jusqu'à la tête ;
Et la métamorphose est je pense complette.
Comment me trouvez-vous ?

EULALIE

Vraiment, il n'est pas mal.

LISIMOND

J'ai quitté les façons, l'air d'un provincial ;
Mon vêtement sans doute était bien plus commode ;
Mais la gene n'est rien quand on est à la mode,
Et je projette bien autre chose d'ailleurs ;
J'ai changé mon habit, je vais changer mes mœurs ;
D'un élégant du jour j'imite les dépenses ;
Je dis des calembourgs, fais des extravagances ;
Sans avoir rien appris je veux juger de tout,
Prononcer sur les arts, les lettres et le goût ;
En amitié léger, comme en amour volage,
Je ne respecte rien, ni le sexe, ni l'âge ;
De paroles d'honneur je sème mes discours ;
Chevaux, repas et jeu se partagent mes jours,
Et d'un fat complettant enfin la ressemblance,
Je vais pendant six mois prendre un maître de danse.

LABRIDE

Monsieur, je vous prenois pour quelqu'un de sensé.

LISIMOND

Laisse-là ton bon sens, il est du tems passé.

LABRIDE

Pardon, je vous croyais un homme raisonnable.

LISIMOND

Tais-toi, faquin, tais-toi ; je suis un homme aimable.

EULALIE

A merveilles, mon cher, je vous trouve charmant.

LISIMOND

C'est à vous que je dois ce flatteur changement.
Quant à mon vieux château dans huit jours j'en détale ;
Je déteste les champs, vive la capitale !

C'est le séjour des jeux, des plaisirs et des ris;
Mais c'est être enterré que vivre hors Paris.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, CONSTANCE, FLORICOUR.

FLORICOUR *en campagnard.* (1)
Comment me trouvez-vous? vive la mode ancienne;
J'habite pour jamais cet agreste domaine.
Ah! le site charmant, ah! l'agréable sol!
Allons courir les champs.

CONSTANCE
Prenez mon parasol.
Qu'apperçois-je?

EULALIE
Ma sœur! ô rencontre fatale!

LISIMOND
Vous avez une sœur? surprise sans égale!

CONSTANCE
Comment! il la regarde! adieu mes beaux projets.

FLORICOUR
Mais c'est ma prétendue; oui, je la reconnois!
Tunique à la bagdad, et coiffure romaine!

LISIMOND
A son vertugadin je reconnois la mienne.

CONSTANCE
C'est un parisien en costume de bal.

EULALIE
Habit vert, chapeau blanc, fi! le provincial.

FLORICOUR
Ah! reconnaissez-moi sous ce costume étrange!

LISIMOND
Madame, votre sœur me fit prendre le change.

FLORICOUR
C'est un parisien de vous plaire jaloux.

LISIMOND
Moi, je suis ce normand, votre futur époux.

CONSTANCE
Vous déguiser ainsi!

EULALIE
Paroître en homme sage.

FLORICOUR
Pardon, je vous croyois loin de nous en voyage.

(1) Pour être prêt à tems, l'acteur mettra simplement une perruque, et changera de chapeau.